

Les lieux de l'enseignement de l'architecture au sein de l'École technique de Strasbourg (actuel INSA Strasbourg)

Shahram Hosseinabadi, Gauthier Bolle

▶ **To cite this version:**

Shahram Hosseinabadi, Gauthier Bolle. Les lieux de l'enseignement de l'architecture au sein de l'École technique de Strasbourg (actuel INSA Strasbourg). 2018, https://chmcc.hypotheses.org/5990. hal-01965680

HAL Id: hal-01965680
https://hal.science/hal-01965680

Submitted on 26 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SÉMINAIRES

Les lieux de l'enseignement de l'architecture au sein de l'École technique de Strasbourg (actuel INSA Strasbourg)

PAR CHMC1 · PUBLIÉ 22 OCTOBRE 2018 · MIS À JOUR 7 OCTOBRE 2018

par Shahram Abadie,

Maître de conférences (HCA), ENSA Clermont-Ferrand, GRF Ressources et EA 3400 ARCHE

et Gauthier Bolle,

Maître de conférences (HCA), ENSA Strasbourg, UMR Passages et EA 3400 ARCHE

L'enseignement de l'architecture à Strasbourg a la spécificité d'être dispensé dans deux institutions : l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg (ENSAS), héritière de l'École régionale d'architecture fondée en 1921 (ERAS)[1], et l'Institut national des sciences appliquées (INSA Strasbourg), dont l'ancêtre est une école technique fondée sur le modèle allemand en 1874, peu après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne[2]. Alors que la première a dû se loger dans des locaux de l'ancien palais impérial avant de pouvoir s'approprier un garage désaffecté dans les années 1980, le second dispose durant les périodes aussi bien allemande que française de ses locaux propres, sous la forme de deux bâtiments conçus et construits à dessein. Cette contribution vise à interroger les rapports entre l'évolution pédagogique de cette école et les deux édifices qui l'ont abritée à 55 ans d'écart.

Une école adaptée à la pratique du dessin

Début 1895, l'administration allemande du *Reichsland* Alsace-Lorraine propose à la Ville de Strasbourg de promouvoir son école technique d'hiver en école professionnelle des métiers du bâtiment et des travaux publics, à condition qu'elle mette à sa disposition des locaux adéquats[3]. La petite école d'hiver, la Technische Winterschule für Wiesenbautechniker, destinée initialement aux fils d'agriculteurs, avait connu un succès fulgurant après sa restructuration en 1887 pour former des techniciens au service de l'administration et des entrepreneurs-architectes, en charge notamment des constructions du plan d'extension. Décuplant ses effectifs en moins d'une décennie, elle dépasse les 300 élèves en 1895, l'année où elle devient

la Kaiserliche Technische Schule (École impériale technique)[4].

Le conseil municipal se pose la question de savoir s'il faut restructurer l'ancienne Académie qui l'abritait jusqu'alors ou bien réaliser un nouveau bâtiment. L'argument décisif en faveur d'une construction neuve, bien que coûtant le double, est la profondeur des salles de l'Académie dont il résulterait beaucoup d'espace insuffisamment éclairé pour pratiquer le dessin, enseignement prépondérant dans l'école technique[5].

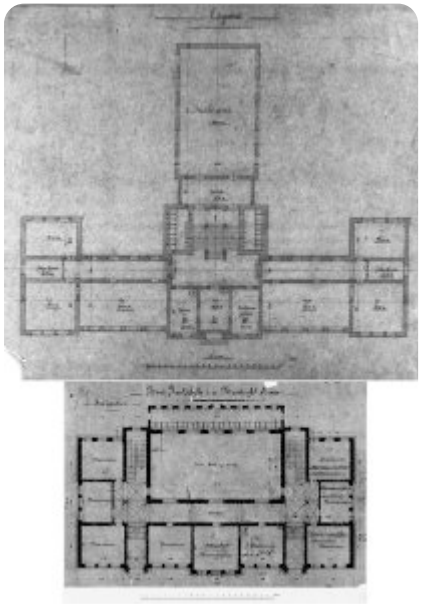


Fig. 1 : Architecture scolaire à Strasbourg d'après J. K. Ott : plans de rez-de-chaussée de l'École impériale technique, 1896 (en haut), et de la Neue Realschule, 1890 (en bas). AVES 843W256 et 843W274.

Le projet du nouvel édifice est confié à l'architecte en chef de la Ville, Johann Karl Ott (1846-1917)[6] qui, depuis sa nomination en 1886, avait réalisé cinq bâtiments scolaires de diverses envergures, dont la Neue Realschule (l'actuel collège Foch), près du palais impérial. Dans le devis descriptif, l'architecte cite d'ailleurs cette dernière comme modèle pour le mode constructif et le système de chauffage. Dans la composition du plan aussi, il en reprend apparemment les principes : l'implantation de l'édifice est ainsi pensée telle que les huit grandes (14 x 7 m) et les six plus petites salles de travail (8 x 7,65 m) reçoivent toutes la lumière du nord-est[7]. Mais contrairement à la Neue Realschule, l'école technique n'a qu'une seule entrée au centre du corps de logis avec, sur le même axe, le grand escalier (fig. 1). Le gymnase initialement parallèle à la façade a été pivoté de 90° pour former longitudinalement le prolongement du hall d'entrée. Cela permet d'éclairer directement sur la façade arrière les larges couloirs latéraux qui desservent les salles de classe et les réserves des collections. Les deux étages sont de disposition identique : trois grandes salles en enfilade flanquées de deux classes côté rue, une réserve de modèles à l'est et une bibliothèque à l'ouest en retour d'aile côté cour. Chaque étage est affecté à un département : le premier aux Travaux publics *(Tiefbau),* le deuxième au Bâtiment *(Hochbau)*.

Deux autres points révèlent l'importance accordée au dessin dans cet établissement. D'une part, sur la recommandation de l'architecte, le conseil municipal opte pour le système de chauffage à basse pression malgré son coût plus élevé par rapport au chauffage direct par poêle à charbon. Celui-ci est jugé inadapté dans des salles destinées au dessin et à la peinture en raison des poussières qu'il produit. D'autre part, bien que le programme de l'école comporte, depuis la restructuration de 1887, deux heures de gymnastique hebdomadaires, les conseillers municipaux considèrent le gymnase dans un premier temps « guère indispensable » puis après débat « hautement souhaitable, car cet espace (20 x 12 m) pourrait servir, outre la

gymnastique, comme auditorium et aussi à l'exposition des travaux d'élèves[8] ». Ainsi, la conception de cette école suit les principes de l'architecture scolaire expérimentés et mis au point par Ott, avec toutefois quelques adaptations pour faciliter la réalisation et l'exposition des projets.

Un édifice digne d'une école impériale

Un autre motif, plutôt implicite, semble avoir guidé l'élaboration du projet : la volonté de donner une incarnation architecturale à la Kaiserliche Technische Schule, qui constitue une pièce maîtresse de l'œuvre municipale. Cela transparaît d'emblée dans le choix du site : un terrain municipal au cœur de l'extension urbaine appelée la Neustadt, dans le prolongement de « l'axe impérial », cette avenue fort symbolique qui relie le palais érigé à la gloire de l'empereur à la nouvelle université de Strasbourg. Bien que le jardin botanique et une rangée de maisons la séparent du « campus », la parcelle reste dans la proximité immédiate de l'université. Suivant la consigne de l'administration régionale, l'édifice est implanté en retrait par rapport à l'avenue de la Forêt-Noire, très fréquentée, afin de laisser suffisamment d'espace pour de futures extensions. Le plan d'aménagement et d'alignement est néanmoins modifié pour créer une placette en face de l'école et dégager sa façade principale.

Cette dernière révèle une recherche de monumentalité et de symbolisme. Pourtant, dans le rapport de l'architecte en chef de la Ville, les maîtres mots sont « construction résistante à l'incendie, solide mais simple comme les autres écoles municipales[9] ». En effet, la mise en œuvre est fonctionnelle et économique, la pierre n'étant par exemple utilisée que pour la façade principale, les chambranles et les corniches. La composition générale, en revanche, s'apparente sensiblement à la Neue Realschule. On retrouve peu ou prou le même aspect néo-Renaissance, la même tripartition classique, les mêmes proportions d'ouvertures et la même modénature. Dans le discours aussi, l'architecte précise que l'école technique, susceptible de rester longtemps visible depuis l'avenue de la Forêt-Noire, mérite « une conception de façade plus riche ». C'est dans la même optique qu'avant la validation définitive du projet, il soumet au conseil municipal, une vue perspective du bâtiment à l'appui, sa proposition de rehausser la toiture d'un mètre au profit de la monumentalité de l'édifice.

À cette composition monumentale répond une ornementation symbolique et parlante. La porte d'entrée est surmontée d'un cartouche gravé des outils emblématiques des métiers du bâtiment : compas, équerre et fil à plomb. Les fenêtres de part et d'autre de l'entrée sont couronnées de bas-reliefs, l'un représentant les instruments des travaux de construction et de voirie : théodolite, règle T et équerre, pelle et pioche ; l'autre, les éléments classiques de l'architecture : colonne à chapiteau ionique, entablement dorique et voûte en pierre mélangés à des outils et des livres, sans doute des traités de l'art de bâtir. Ces sculptures réalisées par Frantz Kohler[10] évoquent clairement en façade les deux formations dispensées au sein de l'école : l'architecture et les travaux publics.

À la suite de la création en 1897 d'un troisième département, celui des Constructions mécaniques, puis de l'intégration en 1899 de l'école des géomètres de Strasbourg, le successeur d'Ott, Fritz Beblo (1872-1947)[11], réalise une extension en retour d'équerre à l'est de l'édifice. Bien que respectant le gabarit de l'existant, cet ajout de 1906 traduit les aspirations néobaroques et régionalisantes de son architecte et reflète la rupture surtout stylistique dans l'architecture scolaire à Strasbourg (fig. 2).



Fig. 2 : L'École impériale technique – l'ENSAIS. En haut, bâtiment rue Schoch, 1896, J.-K. Ott arch. ; extension, 1906, F. Beblo arch. Carte postale [1910]. En bas, bâtiment bd de la Victoire, 1955, F. Herrenschmidt, J. Démaret arch., vue vers 1969. Ph. DR.

Naissance d'une nouvelle école dans un contexte de rivalité

Renommée École nationale technique de Strasbourg (ENTS) en 1919, au retour de l'Alsace dans le giron français, l'école fait l'objet d'un projet de construction sans suites dans les années 1930[12]. Fermée en 1939 lors de l'évacuation de l'Alsace, puis fonctionnant à partir de 1940 en tant qu'annexe de la Staatliche Ingenieurschule de Karlsruhe, l'ENTS rouvre ses portes dans ses locaux historiques en 1945 et se transforme, cinq ans plus tard, en École nationale des ingénieurs de Strasbourg (ENIS)[13]. Dès septembre 1950, la municipalité manifeste sa volonté de récupérer les locaux et envisage déjà la partie est du quartier Baratier, une ancienne zone de casernement, boulevard de la Victoire, comme nouveau site d'implantation, amorçant la mutation de ce secteur en zone d'extension du campus universitaire[14]. En 1952, le directeur propose un schéma ambitieux[15], regroupant sur une surface totale de 58 500 m^2 les cinq domaines de l'école (Architecture, Travaux publics, Mécanique, Électricité, Topographie) dans cinq immeubles de cinq étages reliés par un socle longitudinal. En outre, le directeur suggère d'affecter à l'école une portion des terrains militaires situés à l'est. Ce plan est transmis en 1952 à l'architecte du quartier Baratier François Herrenschmidt (1906-1992)[16], qui est également professeur à l'ERAS. Cet envoi est jugé inopportun par l'administration[17] car Herrenschmidt serait un opposant à l'éventuelle reconnaissance du diplôme de l'école par l'Ordre des architectes créé en 1940, aiguisant ainsi la rivalité avec l'ERAS[18].

En juin 1953, un programme détaillé est transmis par le directeur de l'ENIS[19], ramenant la surface générale à 29 000 m^2, pour un effectif total de 560 élèves, dont 80 élèves ingénieurs-architectes, et selon une pédagogie décrite comme suit : « Ce système doit favoriser l'émulation entre années et la coopération à l'enseignement des élèves des dernières années

auprès des jeunes. […] Tous les élèves de la section peuvent se rencontrer et échanger des idées dans la bibliothèque qui constitue le centre de la section. L'enseignement de l'architecture se fait par l'étude de projets sous la direction des professeurs d'après une esquisse faite en loge au préalable. D'autres esquisses faites en loge dans un temps déterminé habituent les élèves à décider rapidement d'un parti. Le jugement des projets se fait, dans une salle disposée à cet effet, par un jury de professeurs et d'architectes, l'élève étant présent. »

La proximité souhaitée par les enseignants avec le fonctionnement beaux-arts (en dehors de la durée des études fixées d'avance, l'usage de maquettes et la présence des élèves au rendu) apparaît nettement ici par la valorisation du parrainage, de l'émulation, du travail en loge et de l'importance accordée à la définition d'un parti. En dépit des ambitions de l'ENIS, le ministère de l'Éducation nationale propose de s'en tenir au terrain disponible en réduisant la surface envisagé de 8 000 m^2, même « si l'on peut admettre que le projet proposé représente la formule idéale d'un Établissement dont certaines de ses parties pourraient rivaliser avec des Établissements étrangers – notamment des Établissements suisses[20] ».

Par ailleurs, l'ENIS échoue à imposer ses vues dans les débats autour de la nomination de l'architecte et un duo d'architectes en chef des Bâtiments civils et Palais nationaux est finalement désigné : Herrenschmidt et Jean Démaret (1897-1967)[21], qui œuvrent à la même période à plusieurs réalisations scolaires et universitaires. Fondée sur un programme approuvé – mais revu à la baisse –, leur première esquisse est soumise à la section spéciale des bâtiments d'enseignement du Conseil général des bâtiments de France début 1955.

Vers un modèle pédagogique « beaux-arts » ?

En parallèle, un groupe de professeurs propose un contre-projet pour le bâtiment de la section d'architecture afin qu'il soit plus conforme aux besoins de leur enseignement, mais en réalité surtout parce que « M. Herrenschmidt est un des opposants à la reconnaissance, par le conseil de l'Ordre, de notre section architecture[22] ». La DET rejette ce projet alternatif – qui donne une place plus centrale à la bibliothèque et aux collections – et dénonce la « bile secrétée par un groupe de professeurs mécontents qui n'ont pas digéré d'avoir été évincés au moment de la désignation des architectes. […] J'ajoute que M. Herrenschmidt a donné en janvier 1954 sa démission de professeur à l'école des B-A afin d'éviter des heurts avec l'École d'Architecture de l'ENIS[23] ». En effet, les élèves de l'ERAS lui ont demandé discrètement de choisir entre cette commande prestigieuse et son poste à l'École ; Herrenschmidt obtempère mais néanmoins questionne, de façon pessimiste, le devenir de l'institution dont il est lui-même issu : « L'enseignement de l'architecture en France est-il entre les mains de l'enseignement technique[24] ? »

Sur la base du programme orienté « beaux-arts » de 1953, les architectes définissent, à l'hiver 1954, leur avant-projet. Un édifice à trois étages, positionné sans retrait le long du boulevard de

la Victoire qui délimite le terrain au nord-est, abrite la formation architecture qui se donne ainsi à voir sur l'espace public[25]. La composition finale du projet se précise courant 1955. Toujours positionné sur la rue, le corps de bâtiment « architecture » conserve le gabarit de l'avant-projet. Marquant l'accès à l'ensemble de l'ENIS, son pignon est orné d'un bas-relief monumental – une scène allégorique personnifiant l'alliance harmonieuse entre art et industrie – signé Alfred Janniot (1889-1969), prix de Rome sculpture 1919. Parallèlement, mais en retrait à l'ouest, un grand immeuble à quatre étages groupe les cours théoriques des autres sections alors que l'administration se développe perpendiculairement à ces deux édifices[26]. L'association des trois entités côté rue – architecture, cours théoriques, administration – dissimule de vastes volumes d'ateliers positionnés au sud.

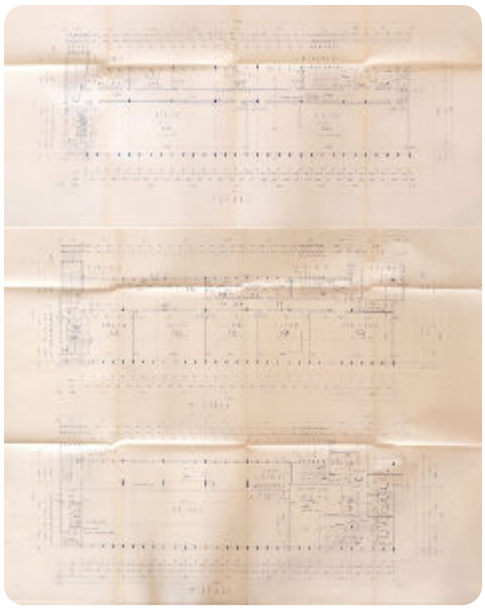


Fig. 3 :L'ENIS : influence du fonctionnement beaux-arts sur les plans (1er, 2e, 3e étages) du bâtiment « architecture », 1955, F. Herrenschmidt et J. Démaret arch. AN 19771500/11, doss. 33432.

Au sein du bâtiment « architecture », le programme se déploie sur quatre niveaux (fig. 3). Au rez-de-chaussée, accessible depuis le vaste hall d'entrée, une grande salle d'exposition de 670 m^2 se déploie en double hauteur. En balcon sur cette salle, une mezzanine accueille les « loges » de travail. Au deuxième étage, tournées vers la rue au nord, se trouve la bibliothèque, des salles de cours, de dessin et de modelage. Au dernier niveau, deux grands ateliers de 230 m^2 accueillent les étudiants regroupés selon deux pôles. L'esthétique et les modes constructifs de l'ensemble sont très proches de ceux de l'architecture des lycées conçus alors selon la fameuse trame de 1,75 m, tandis que les espaces de formation des architectes semblent se spécialiser. Le chantier de l'ensemble se déroule entre 1956 et 1960 et la générosité des locaux livrés – 2 500 m^2 pour 80 étudiants – tranche sévèrement avec la pauvreté des moyens alloués à l'ERAS à la même époque – 380 m^2 destinés à un nombre comparable d'élèves et répartis dans des espaces secondaires du palais du Rhin[27], réaménagé d'ailleurs entre 1959 et 1965 par Herrenschmidt. La place accordée aux élèves se traduit aussi par un corporatisme fort, structuré autour d'associations, dont la Société des ingénieurs de l'École nationale technique de Strasbourg (SIES), fondée en 1934 et maître d'œuvre pour la construction, boulevard d'Anvers, d'un foyer de l'ingénieur, inauguré en 1956. Si l'école change encore deux fois de nom – elle devient École nationale supérieure des arts et industries de Strasbourg (ENSAIS) en 1966, puis Institut national des sciences appliquées en 2003 –, à présent elle occupe toujours les locaux du boulevard de la Victoire, constituant ainsi l'un des premiers jalons d'extension de l'ancien campus de la Neustadt, en marquant son développement vers le campus de

l'Esplanade.

En dépit de différences contextuelles, nous décelons des similitudes entre les deux édifices réalisés pour abriter l'École technique. D'une part, leur implantation dans une zone universitaire, d'autre part, la lisibilité de leur modèle spatial : celui de l'architecture scolaire patent dans l'édifice de J. K. Ott s'oriente clairement, en ce qui concerne le bâtiment « architecture » de Herrenschmidt et Démaret, vers la pédagogie beaux-arts, pourtant progressivement remise en cause quelques années plus tard. Ces évolutions spatiales expriment aussi les hésitations et balbutiements quant à la place, la légitimité et l'avenir d'une formation d'architecte au sein d'une école d'ingénieurs, qui a fêté ainsi, dès 1975, le centenaire de son existence[28].

1 Anne-Marie Châtelet et Franck Storne (dir.), avec la collaboration d'A. Diener et de B. Fleck, *Des Beaux-Arts à l'université. Enseigner l'architecture à Strasbourg*, Strasbourg, Recherches, 2013.
2 Christiane Weber, « Une autre voie : l'École impériale technique de Strasbourg (1895) » dans A.-M. Châtelet et F. Storne (dir.), *op. cit.*, p. 144-153.
3 Délibération du conseil municipal de Strasbourg, séance du 16 janvier 1895, Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg (AVES) 1MW231, p. 34.
4 Rapports du ministère d'Alsace-Lorraine, Archives nationales (AN) F/17/14436.
5 Voir note 3.
6 Architecte formé à Karlsruhe puis à Berlin, cf. Théodore Rieger, « Ott Johann Karl », *Nouveau dictionnaire de la biographie alsacienne* (NDBA), Strasbourg, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, fasc. 29, 1997, p. 2925, et sur ses réalisations scolaires Anne-Marie Châtelet, « Les écoles de Strasbourg (1830-1940) », dans *Strasbourg, lieu d'échanges culturels entre France et Allemagne*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2018 (à paraître).
7 Délibération du conseil municipal de Strasbourg, rapport de l'architecte de la Ville, 22 mai 1895, AVES 1MW231, p. 396.
8 Rapport des commissions I et II, Délibérations du conseil municipal de Strasbourg, 5 juin 1895. AVES 1MW231, p. 447.
9 Voir note 7.
10 Jean-Claude Richert-Schaub, *Arts et Industries, une association, une école, 1875-2003*, Strasbourg, Arts & Industries, 2003, p. 24.
11 Architecte formé également à Karlsruhe, cf. François Joseph Fuchs, « Beblo Fritz », *NDBA*, fasc. 2, 1983, p. 143.
12 Jean-Claude Richert-Schaub, *op. cit.*, p. 54.
13 Décret n°50-1056 du 29-08-1950.
14 Note de l'Administrateur civil à Monsieur le chef du 3e bureau, ministère de l'Éducation nationale, direction de l'Enseignement technique (DET), 21 sept. 1950. AN 19771500/11, dossier 33433.

15 Lettre du directeur de l'ENIS à la DET, 11 février 1952. AN 19771500/11, dossier 33433.

16 Architecte alsacien, diplômé en 1934 de l'ENSBA.

17 Note de l'inspection générale (Éducation nationale) à l'attention de Monsieur le directeur général, 2 mars 1952. AN 19771500/11, dossier 33433.

18 Jean-Claude Richert-Schaub, *op. cit.,* p. 87.

19 Plan pédagogique, direction de l'ENIS, juin 1953, 23 p., AN 19771500/11, dossier 33433. Le projet envisagé se développe sur 2,25 ha de terrain ainsi que sur 1,5 ha appartenant aux militaires.

20 Note de la DET, 4 novembre 1953. AN 19771500/11, dossier 33433.

21 Architecte et ingénieur diplômé de l'École centrale des arts et manufactures en 1924 et de l'ENSBA en 1927.

22 Courrier de l'Inspecteur général à la DET, 24 février 1955. AN 19771500/11, dossier 33433.

23 Courrier anonyme du 2 mars 1955, DET. AN 19771500/11, dossier 33433.

24 Lettre de Herrenschmidt à Stoskopf, le 28 décembre 1953. ADBR 2205W, boîte n°6.

25 *Rapport des architectes*, 22 novembre 1954, 6 p. AN 19771500/11, dossier 33433.

26 *Courrier SIES*, février-mars 1956, n° 102.

27 Marion Freymann, « Du palais du Rhin au boulevard Wilson (1922-1987) », dans A-M. Châtelet et F. Storne, *op. cit.,* p. 72-81.

28 *Arts et Industries*, n° 176 (numéro spécial centenaire), 1975.

[sommaire]